

*Sous la direction de*  
**Aurélie Barjonet et Sylvie Brodziak**

**PRÉSENCE DES *DISPARUS***  
**DE DANIEL MENDELSON**  
**DANS LA CRÉATION CONTEMPORAINE**



Hermann copyright NS 714 - nov 2024  
Ne pas diffuser ni reproduire sans autorisation

Hermann copyright NS 714 - nov 2024  
Ne pas diffuser ni reproduire sans autorisation

# INTRODUCTION

Aurélie Barjonet & Sylvie Brodziak

« [J]e n'ai jamais conçu *Les Disparus* comme "un livre sur la Shoah". Pour moi, c'est un livre qui parle de la relation angoissée, mais enrichissante, que le présent noue avec le passé, que le moi noue avec la famille et ses traditions, une relation que le moi a, en réalité, avec une tradition culturelle beaucoup plus vaste – sujets qui intéressent tout un chacun, ai-je tendance à penser. »

Daniel Mendelsohn<sup>1</sup>

L'enquête de Daniel Mendelsohn, menée sur six personnes de sa famille assassinées au cours de l'extermination des Juifs d'Europe, renouvelle profondément l'écriture littéraire de l'Histoire et de la mémoire familiale. Paru en anglais en 2006, et un an plus tard en français, ce texte écrit par un descendant issu de la troisième génération<sup>2</sup> a connu un succès public et critique retentissant, qui justifie l'existence de ce volume. Salué dans le monde anglophone par des plumes aussi prestigieuses que celles de Joyce Carol Oates, J. M. Coetzee, Jonathan Safran Foer, ou Elie Wiesel<sup>3</sup>, en France, *Les Disparus* a obtenu le prix Médicis étranger<sup>4</sup>. Si le livre, jusqu'à présent, a été traduit dans

---

1. « Au lecteur français », préface à *L'Étreinte fugitive*, 1999, trad. de l'anglais par Pierre Guglielmina, Paris, Flammarion, 2009, p. 11-14, ici p. 11-12.

2. Sur cette génération, voir Aurélie Barjonet, *L'Ère des non-témoins. La littérature des « petits-enfants de la Shoah »*, Paris, Kimé, 2022.

3. Voir dos du livre dans sa version brochée, qui sera notre édition de référence.

4. Ainsi que le prix du meilleur livre de l'année 2007 de la part du magazine *Lire*. Ailleurs, il a reçu le National Book Critics Circle Award, le National Jewish Book Award, le Salon Book Award et le Premio Wizo-Adei.

Hermann copyright NS 714 - nov 2024  
Ne pas diffuser ni reproduire sans autorisation

quatorze langues<sup>5</sup>, c'est certainement en France qu'il a connu son plus grand succès auprès du public<sup>6</sup>, de la critique, mais aussi dans le domaine de la création.

Un an après *Les Bienveillantes* (2006), et d'une tout autre manière, *Les Disparus* met l'accent sur la « Shoah par balles » davantage que sur les camps. Ce choix de Daniel Mendelsohn, dicté par le destin des siens, coïncide en France avec les travaux du père Patrick Desbois et de son équipe qui contribuent eux aussi à faire connaître cette réalité de la Shoah au sein d'un public plus large que celui des spécialistes, notamment par le biais d'une exposition qui s'est tenue au Mémorial de la Shoah, entre le 20 juin 2007 et le 6 janvier 2008, intitulée « Les fusillades massives des Juifs en Ukraine 1941-1944. La Shoah par balles ».

Le succès des *Disparus* en France est-il lié à ce thème de la « Shoah par balles » alors plus médiatisé, à la francophilie de son auteur, à sa maîtrise de la langue et de la culture française, ou encore à sa proximité avec l'œuvre de Proust<sup>7</sup>? Quoiqu'il en soit, *Les Disparus* propose une nouvelle manière d'écrire sur la Shoah auxquels les Français, tout particulièrement, ont été sensibles à l'heure où la littérature retourne au réel et souvent sous la forme de l'enquête, comme le constate notamment Laurent Demanze<sup>8</sup>.

Helléniste de formation et de métier, Daniel Mendelsohn est né en 1960 à Long Island, aux États-Unis. Professeur à Bard College, il a une activité importante de critique culturelle et littéraire au sein de grands magazines américains (*The New Yorker*, *The New York Review*

5. En 2007 en français et en italien, en 2008 en polonais et en hébreu, en 2009 en norvégien et en portugais, en 2010 en allemand, en néerlandais et en grec, en 2012 en danois et en turc, en 2018 en espagnol et en croate, en 2021 en roumain. Une traduction en chinois est annoncée. Le 20 mars 2024, Kelsey Young, des éditions HarperCollins, où a d'abord paru le livre, a bien voulu nous transmettre les langues de traduction, tandis que les dates ont été obtenues par croisement de catalogues en ligne.

6. 128 576 exemplaires de l'édition brochée et 124 492 exemplaires de l'édition de poche vendus à la date du 22 janvier 2024. Nous remercions Anne Maizeret, des éditions J'ai lu, de nous avoir transmis ces chiffres.

7. Outre les renvois à son œuvre dans *Les Disparus*, relevons que Daniel Mendelsohn a préfacé une édition de *Du côté de chez Swann* « Daniel Mendelsohn, pourquoi aimez-vous *Du côté de chez Swann*? », dans : Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913, Paris, GF Flammarion, 2009, p. III-XII.

8. Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête : Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, Corti, 2019.

*of Books, Newsweek, Esquire, The Paris Review, The New Republic...*)<sup>9</sup>. Pendant plusieurs années, de 2001 à 2005, il a parcouru une dizaine de pays<sup>10</sup>, pour retrouver l'histoire de ses ancêtres : son grand-oncle Shmiel Jäger (1895-1943 ?), sa femme Ester (1895-1942) et leurs quatre filles, Lorka (1920-1943 ?), Frydka (1922-1943 ?), Ruchele (1925-1941) et Bronia (1929?-1942). À la différence de ses frères et sœurs, Shmiel est resté avec sa famille à Bolechow, petite ville de Galicie où Juifs, Polonais et Ukrainiens vivaient en bonne entente depuis trois cents ans, une ville où l'on pouvait naître en Autriche, aller à l'école en Pologne, se marier en Allemagne, avoir des enfants en Union soviétique et mourir en Ukraine sans quitter son village<sup>11</sup>. Une ville qui perdit 99,2 % de sa population juive, seuls 48 des 6 000 Juifs de Bolechow ayant survécu à la destruction<sup>12</sup>.

Depuis qu'il est enfant, Daniel sait qu'il ressemble à Shmiel, le frère aîné de son grand-père bien-aimé Aby. Ce n'est qu'après sa bar-mitsva que la passion de la généalogie s'empare de lui, suscitant la fierté de son grand-père. À cette époque, il écrit des lettres à plusieurs personnes « pour clarifier les relations », par besoin de mettre de l'ordre dans ce qui lui apparaît comme un chaos<sup>13</sup>. Sur Shmiel en particulier, Daniel n'ose pas poser de questions à son grand-père, pourtant loquace sur toute la famille : « nous savions que c'était la grande tragédie de sa vie<sup>14</sup> ». Sur cette famille, Aby exerce « une censure officieuse<sup>15</sup> ».

Le suicide d'Aby en 1980 marque une étape importante dans la vie de Daniel, et dans son enquête. Il a vingt ans et peut enfin regarder ce que contient le deuxième portefeuille de son grand-père, dont il a hérité. Il s'agit de trois lettres de Shmiel, implorant l'aide de son frère. On peut imaginer qu'une des motivations de Daniel à connaître l'histoire de son grand-oncle est de résorber la culpabilité de son grand-père, comme cette rêverie du début le laisse penser :

9. Voir notamment l'anthologie traduite en français : *Si beau, si fragile : essais critiques*, 2008, trad. de l'anglais par Isabelle D. Taudière, Paris, Flammarion, 2011.

10. Daniel Mendelsohn, *Les Disparus*, 2006, trad. de l'anglais par Pierre Guglielmina, Paris, Flammarion, 2007, p. 640.

11. *Ibid.*, p. 62.

12. *Ibid.*, p. 507 et 191.

13. *Ibid.*, p. 57.

14. *Ibid.*, p. 18.

15. *Ibid.*, p. 94.

« Peut-être existe-t-il, parmi les trésors cachés dans les greniers et les fosses septiques des maisons encore debout, qui ont autrefois appartenu aux Juifs de Bolechow, une cachette remplie de lettres, d'albums de photos, de bijoux, enveloppés dans des couvertures et fourrés dans une valise en cuir, elle-même plongée dans le purin, et parmi ces lettres, peut-on en trouver une avec un timbre américain, qui commence par ces mots, *Cher frère, nous avons épuisé toutes les possibilités ici, mais nous ne pouvons pas réunir la somme à laquelle tu faisais référence*<sup>16</sup>. »

Entre ses vingt et quarante ans, Daniel Mendelsohn poursuit son enquête généalogique sur les Jäger disparus et « il était de moins en moins douloureux de penser que nous ne saurions jamais rien de plus à leur sujet, puisque, avec chaque nouvelle décennie qui passait, l'événement dans son ensemble reculait [...] ils paraissaient de plus en plus entrer dans l'Histoire et ne plus nous appartenir<sup>17</sup> ». La disparition progressive d'une « mémoire communicative<sup>18</sup> » dilue le destin des Jäger dans l'histoire. En 2001 toutefois, de petites coïncidences, de curieux événements, font entrevoir à Daniel que « les morts n'étaient pas tant disparus que dans l'expectative<sup>19</sup> ». Il reprend alors sérieusement son enquête sur les six disparus. C'est à la fois encore possible et déjà trop tard.

La première étape est le retour à Bolechow, avec ses frères et sœurs. En quatre ans, Daniel retrouve douze survivants juifs du *shtetl* qui se souviennent des Jäger. Son enquête le mène en Australie, en Autriche, au Danemark, aux États-Unis, en Israël, en Lettonie, en Lituanie, en République tchèque, en Suède, et en Ukraine. Durant ses pérégrinations, il est accompagné par son jeune frère Matt, photographe, et

16. *Ibid.*, p. 135.

17. *Ibid.*, p. 61.

18. Jan Assmann distingue entre une mémoire communicative et une mémoire culturelle (*La Mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, 1992, trad. de l'allemand par Diane Meur, Aubier, 2010, p. 43-60). La mémoire communicative est celle des souvenirs, de l'histoire vécue, c'est aussi celle qui est partagée entre les générations vivantes (elle inclut donc la mémoire familiale) ; la mémoire culturelle est une mémoire objectivée par l'art, les médias, les films, les mémoriaux, les musées (elle n'est pas l'histoire, puisqu'elle reste mémoire collective, fondatrice d'identité). Ces deux types de mémoire font partie de la mémoire collective (Maurice Halbwachs).

19. Daniel Mendelsohn, *Les Disparus*, *op. cit.*, p. 62.

armé d'un magnétophone qui lui permet de retranscrire avec précision ses rencontres. Entretien après entretien, Daniel apprend à mieux interroger les témoins, en l'occurrence à solliciter des impressions et non des informations.

À la fin, Daniel Mendelsohn dispose d'une série d'informations en partie contradictoires ou incohérentes. Encore frustré, il décide de retourner à Bolechow, cette fois avec Froma Zeitlin – un de ses mentors quand il rédigeait sa thèse – pour mettre symboliquement un terme à sa quête. Froma qui « synthétise les matériaux de manière plus créative et audacieuse » que lui<sup>20</sup>; Froma dont un des premiers conseils, concernant son doctorat, avait été : « votre problème [...] c'est que vous envisagez la complexité comme le problème et non comme la solution<sup>21</sup> ». Par hasard, et grâce à l'instinct de Froma qui lui suggère de poser d'autres questions, ils finissent, à Bolechow, par tomber sur un Ukrainien qui leur raconte comment sont morts Shmiel et Frydka<sup>22</sup>, récit qui de surcroît fait converger plusieurs fragments d'histoire récoltés ici et là.

Cette découverte est un choc à plusieurs titres. Daniel comprend par exemple qu'il a confondu *castel* et *kestl*, un château avec une cave... « J'avais entendu ce que je voulais entendre, un conte de fées, un drame tragique avec un noble et un château<sup>23</sup>. » Comme s'il était difficile de renoncer à une dimension légendaire, noble, en dépit de la cruauté de cette histoire...<sup>24</sup> D'ailleurs, quand il était enfant, Daniel n'aimait pas les histoires d'Hébreux opprimés et préférait celle des Grecs victorieux (donc les mythes antiques plus que la Bible).

Daniel Mendelsohn a mené cette enquête puis il l'a portée par écrit, sans recours à la fiction mais non sans recours à l'imaginaire, comme l'a montré Sylvie Brodziak<sup>25</sup>. De fait, « [m]is bout à bout, [l]es indices [que l'auteur a réussi à exhumer [...] sur la vie et la mort des Jäger] dessinent une histoire qui tiendrait en à peine une page. Le

20. *Ibid.*, p. 358.

21. *Ibid.*, p. 359.

22. *Ibid.*, p. 607.

23. *Ibid.*, p. 605.

24. Sur cet aspect, voir Aurélie Barjonet et Doris Eibl (dir.), *Revue des sciences humaines*, n° 353, janvier-mars 2024 : *Le légendaire dans les textes de filiation*.

25. Sylvie Brodziak, « Il y avait des photos et des voix, il y eut un roman : *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn », dans : AMarie Petitjean (dir.), *Fictions documentées*, Paris, Éditions le Manuscrit, 2020, p. 180-200.

livre en comporte 650 », comme le note Astrid Eliard dans *Le Figaro*<sup>26</sup>. C'est qu'à l'écrit, la recherche des ancêtres disparus est devenue une réflexion sur la narration du passé, sur la Shoah, ainsi qu'un « travail de subjectivation [...] consubstantiel du travail de mémoire<sup>27</sup> ». Cette forte ambition est soutenue par un talent de structuration du récit<sup>28</sup>, notamment par le biais des cinq grands épisodes du Pentateuque<sup>29</sup>. En résulte un récit à la fois exigeant et haletant.

*Les Disparus* est le deuxième panneau d'un triptyque. Le premier, *L'Étreinte fugitive*, a paru en français après *Les Disparus*, en 2009, mais a été écrit avant (*The Elusive Embrace. Desire and the Riddle of Identity*, 1999). Ce livre évoquait déjà, entre autres, un mythe familial, à savoir l'histoire mystérieuse de sa grand-tante Ray, morte avant son mariage à 26 ans. Cette histoire établissait surtout qu'Aby, le grand-père de Daniel, lui avait menti et que longtemps son petit-fils Daniel avait « essayé d'envelopper son mensonge dans un récit qui, d'une manière ou d'une autre, préserverait sa séduction et son autorité<sup>30</sup> ». Dans *Les Disparus*, Aby est une figure majeure, le gardien principal et très affecté de la mémoire de son frère Shmiel, avec lequel les rapports n'étaient pourtant pas simples du vivant de ce dernier. Dans *L'Étreinte fugitive*, le thème principal n'est pas une identité disparue mais brisée dans le sens de fragmentée (celle de Daniel lui-même). Comme *Les Disparus* en revanche, *L'Étreinte fugitive* est « un commentaire sur le monde<sup>31</sup> » par le prisme d'une vie individuelle.

26. Astrid Eliard, « Enquête sur les fantômes du passé », *Le Figaro*, 14 octobre 2007. Consulté le 6 mai 2012 : [http://www.lefigaro.fr/livres/2007/09/20/03005-20070920ARTFIG90288-enquete\\_sur\\_les\\_fantomes\\_du\\_passe.php](http://www.lefigaro.fr/livres/2007/09/20/03005-20070920ARTFIG90288-enquete_sur_les_fantomes_du_passe.php).

27. Jean-François Solal, « Écrire malgré, sur ou avec le génocide », *Les Lettres de la Société de Psychanalyse freudienne*, n° 19, 2008, p. 179-196, ici p. 193.

28. À ce sujet, voir Aurélie Barjonet, « *Les Disparus*, un modèle de circulation littéraire », *Europe*, n° dirigés par Maxime Decout et Yona Hanhart-Marmor (dir.), *Enquêteur sur la Shoah aujourd'hui*, n°s 1125-1126, janvier-février 2023, p. 40-50.

29. Sur les circonstances de ce choix, voir son entretien avec Myriam Anissimov, « Daniel Mendelsohn : "Comment peut-on être sûr de ce qui est vrai?" », *Transfuge*, n° 18, novembre-décembre 2007, p. 40-41.

30. Daniel Mendelsohn, *L'Étreinte fugitive*, *op. cit.*, p. 272.

31. Entretien entre Daniel Mendelsohn et Vincent Jaury, *Transfuge*, n° 27, février 2009, p. 50-59, ici p. 52.



En France, le troisième volet – *Une Odyssée, un père, un fils, une épopée* – a paru dix ans après *Les Disparus*, en 2017<sup>32</sup>. Cette fois, Daniel Mendelsohn passe par le texte d’Homère pour évoquer la vie et la mémoire de son père Jay, décédé en 2012. L’identité de son père n’est pas fragmentée comme la sienne ou disparue comme celle de ses ancêtres, au contraire : Daniel Mendelsohn connaît bien ce père, mais les origines de sa nature (fort différente à ses yeux de la sienne) lui sont inconnues et c’est ce qui motive son enquête.

Au fil de la trilogie, Mendelsohn a tendu sa composition, il a systématisé un processus de mise en relation entre des textes anciens et la mémoire familiale : discret dans *L’Étreinte fugitive*, davantage présent dans *Les Disparus*, ce processus se fait didactique dans *Une Odyssée, un père, un fils, une épopée* d’autant que l’auteur raconte dans le détail le cours qu’il a donné sur Homère pendant un semestre et auquel son père avait assisté. *Les Trois anneaux. Un conte d’exils*, paru en 2020, porte sur trois écrivains exilés (François Fénelon, Erich Auerbach et W. G. Sebald)<sup>33</sup> et peut faire figure de commentaire théorique sur le triptyque.

Au sein d’une production française contemporaine riche de « récits de filiation », ainsi que Dominique Viart les a baptisés<sup>34</sup>, et plus particulièrement de nombreux textes de descendants de la Shoah inaugurés, de manière précoce, en France, par Cécile Wajsbrot<sup>35</sup>, de nombreux aspects singularisent *Les Disparus* et au premier chef une éthique de narrateur non-témoin. Mendelsohn aborde frontalement sa distance à l’événement, lui qui est né quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale et sur un autre continent que celui de la Catastrophe :

32. Daniel Mendelsohn, *Une Odyssée, un père, un fils, une épopée*, trad. de l’anglais par Clotilde Meyer et Isabelle D. Taudière, Paris, Flammarion, 2017. Le texte original est paru la même année : *An Odyssey : A Father, A Son and an Epic*, New York, Knopf, 2017.

33. Daniel Mendelsohn, *Les Trois anneaux. Un conte d’exils*, traduit par Isabelle D. Taudière, Paris, Flammarion, 2020 (*Three Rings : A Tale of Exile, Narrative, and Fate*, Charlottesville, Londres, University of Virginia Press, 2020).

34. Dominique Viart, « Filiations littéraires », *Écritures contemporaines*, n° 2 : Dominique Viart et Jan Baetens (dir.), *États du roman contemporain. Actes du colloque Calaceite 1996, 1999*, p. 115-140. Il s’agit du premier article qu’il a consacré à ce type de textes apparus selon lui au début des années 1980.

35. À ce sujet, voir Aurélie Barjonet, *L’Ère des non-témoins. La littérature des « petits-enfants de la Shoah »*, *op. cit.*, p. 7-9, p. 47-49.

« [...] le temps passe, les choses changent, un petit-fils ne peut pas être son grand-père, en dépit de tous ses efforts pour l'être ; parce que nous ne pouvons jamais être autre que nous-même, prisonnier que nous sommes du temps, du lieu et des circonstances<sup>36</sup>. »

L'auteur invite constamment ses lecteurs à faire la différence entre un témoin et un non-témoin, entre le passé et le présent, et ne masque pas toutes les difficultés qu'il rencontre pour retrouver et restituer correctement l'histoire des siens. Il ne joue pas au témoin et exhibe son récit en tant que construction personnelle, aussi objectif veut-il être. De même, la précision déployée par Daniel Mendelsohn pourrait donner l'impression d'une grande exhaustivité, d'un respect pour une authenticité, mais – comme il l'explique à Myriam Anissimov :

« [...] tout est falsification, tout est retravaillé. Mon récit est une part de la vérité. Il doit rendre la narration un peu suspecte au lecteur, il doit le rendre capable de se méfier d'elle. [...] J'ai voulu mettre en évidence la différence entre ce qui est arrivé et l'histoire de ce qui est arrivé<sup>37</sup>. »

Au regard de la production française toujours, *Les Disparus* se singularise par de nombreuses citations bibliques, qui – d'après l'auteur – sont présentes moins pour des raisons religieuses que pour des raisons historiques. Ainsi, à Elias Levy qui lui demandait : « Vous n'êtes pas du tout religieux. Pourtant, votre récit est entrecoupé de citations bibliques. N'est-ce pas paradoxal ? » il répond :

« J'ai introduit des réflexions et des citations bibliques, notamment le récit de la Genèse, pour rappeler aux lecteurs que derrière cette histoire ayant comme toile de fond l'Holocauste, l'extermination industrielle de tout un peuple, se faufille une autre histoire plus universelle, qui n'a cessé de se répéter depuis la nuit des temps : le comportement des hommes quand la haine et la barbarie deviennent des normes sociales banales<sup>38</sup>. »

36. Daniel Mendelsohn, *Les Disparus*, *op. cit.*, p. 605.

37. Daniel Mendelsohn, entretien avec Myriam Anissimov, *op. cit.*, p. 41.

38. Daniel Mendelsohn, en entretien avec Elias Levy, « À la vie à la mort », *Voir*, 25 octobre 2007. Consulté le 22 août 2016 : <http://voir.ca/livres/2007/10/25/daniel-mendelsohn-a-la-vie-a-la-mort/>.

Comme l'a montré Yona Hanhart-Marmor, ce texte biblique accompagne toutefois un goût de l'interprétation tel que l'on peut qualifier l'approche de Daniel Mendelsohn de « midrachique en ce qu'elle porte une attention scrupuleuse au moindre terme, à la moindre construction syntaxique<sup>39</sup> ».

Soixante ans après les faits et alors que la mémoire de la Shoah a été surexploitée, tant par la fiction que par la non-fiction, Daniel Mendelsohn réussit à retrouver une mémoire encore « communicative » et à la restituer de manière originale. Ce faisant, il se montre méfiant envers l'actuelle culture de la mémoire<sup>40</sup>, ce qui se voit à travers sa distance envers le tourisme mémoriel<sup>41</sup>, la psychogénéalogie<sup>42</sup>, l'indicible<sup>43</sup> ou les pouvoirs supposément illimités de la littérature. Concrètement, il ne revendique pas le devoir de mémoire, la réparation du passé et ne pense pas pouvoir se faire « témoin du témoin ». Il enquête et restitue plutôt en philologue, soucieux d'éviter les écueils de la fiction, de l'anachronisme et du kitsch. Le résultat est un texte marqué par une relation forte, respectueuse, mais aussi vivante au passé. Ainsi, conversant avec Christian Boltanski, il confie :

« À mon avis, et contrairement à cette phrase que tout le monde me dit depuis la publication des *Disparus*, il est impossible de faire revivre les morts. Cela relève de la sentimentalité. [...] Il est pour moi nécessaire en ce début de vingt-et-unième siècle [...] de lutter contre cette sentimentalité culturelle générale. Les morts sont morts, totalement morts, et ce que nous faisons, nous le faisons pour nous<sup>44</sup>. »

39. Yona Hanhart-Marmor, « La réception française des *Disparus*, ou le symptôme d'un évitement », *Littérature*, t. 207, n° 3, 2022, p. 19-33, ici p. 20.

40. Sur cette culture qui vire parfois au culte, voir Catherine Coquio, *Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 2015.

41. Voir notamment sa visite à Auschwitz dans *Les Disparus*, *op. cit.*, p. 144-149.

42. L'enquête rejette l'identification et ne mentionne pas de réparation des ancêtres par les descendants et réciproquement.

43. Mendelsohn dit qu'il ne « croit pas » à ce mot-slogan, qu'à ses yeux tout est dicible : « comme écrivain il me faut croire cela : c'est le travail de la culture et de la littérature. » Le livre d'une vie », entretien avec Pierre Assouline à la Maison de la culture yiddish, Paris, 15 janvier 2008. Consulté le 6 février 2010 : [http://www.akadem.org/sommaire/themes/culture/litterature/shoah-et-litterature/les-disparus-23-01-2008-7161\\_404.php](http://www.akadem.org/sommaire/themes/culture/litterature/shoah-et-litterature/les-disparus-23-01-2008-7161_404.php).

44. Daniel Mendelsohn et Christian Boltanski, « Nous avons bien philosophé », dans : Julie Rouart et Clément Dirié (dir.), *Christian Boltanski*, Paris, Flammarion,

En France, *Les Disparus* a fait l'objet d'articles de presse, d'articles scientifiques<sup>45</sup>, de deux thèses en études anglophones<sup>46</sup>, et d'un ouvrage<sup>47</sup>. Notre ambition constitue un second temps de la recherche : celui de l'étude de sa réception créatrice. Il s'agit d'étudier l'influence explicite et implicite des *Disparus* sur les écritures, les discours et les formes, que ce soit en littérature – récits d'enquête, fictions documentées, non-fictions... – ou dans le vaste domaine des arts (le film<sup>48</sup>, le film documentaire, la photographie, l'art contemporain...), sachant que cette œuvre a aussi donné lieu à une réception par les historiens<sup>49</sup>, les philosophes<sup>50</sup>, ou encore les psychologues<sup>51</sup>. Il s'agit aussi de faire dialoguer *Les Disparus* avec d'autres œuvres.

Nombreux étaient jusque-là les petits-enfants à se dire que le vécu de leurs grands-parents était comme une terre engloutie dont il ne restait plus rien. Or, comme l'écrit Marianne Rubinstein en 2009 dans son propre texte de descendante :

---

2010, p. 139-163, ici p. 142.

45. Voir la bibliographie à la fin de ce volume.

46. Audrey Bardizbanian, *Après la Shoah : écritures de la trace dans les œuvres de Jonathan Safran Foer, Daniel Mendelsohn, et Art Spiegelman*, thèse soutenue en 2017, dirigée par Marc Amfreville, non publiée; Laurence Benarroche, *Le miroir et l'oblique. Le lecteur mis à l'épreuve : mémoire de la Shoah dans l'écriture américaine contemporaine. Everything is illuminated de Jonathan Safran Foer, The History of Love et Great House de Nicole Krauss, The Lost de Daniel Mendelsohn*, thèse soutenue en 2020, dirigée par Sophie Vallas, publiée sous le titre : *Lire la Shoah par balles. J. S. Foer, N. Krauss, D. Mendelsohn*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2023.

47. Sophie Vallas (dir.), *Daniel Mendelsohn's Memoir-Writing. Rings of Memory*, Lanham (Maryland), Lexington Books, 2022.

48. Au tout du début de *Lune de miel*, film de fiction qui raconte un voyage des racines en Pologne par une « petite-fille de la Shoah », Élise Otzenberger filme une bibliothèque où se trouve *Les Disparus* (France, 88 min, 2018).

49. Ivan Jablonka, « Comment raconter la Shoah? À propos des *Disparus* de Daniel Mendelsohn », *La Vie des idées*, 30 octobre 2007. Consulté le 30 décembre 2023 : <http://www.laviedesidees.fr/Comment-raconter-la-Shoah.html>; Enzo Traverso, *Passés singuliers. Le « je » dans l'écriture de l'histoire*, Montréal, Lux Éditeur, 2020 (10 occurrences); Claire Zalc, Tal Bruttman, Ivan Ermakoff et Nicolas Mariot (*Le Genre humain*), « Pour une microhistoire de la Shoah », t. 52, n° 1, 2012, p. 11, p. 57, p. 75.

50. Myriam Revault D'Allonnes, « La vie refigurée. Autour des *Disparus* de Daniel Mendelsohn », *Esprit*, n° 371, janvier 2011, p. 148-161; Élisabeth de Fontenay, « Une enquête aux confins », dans : Bruno Clément (dir.), *Aux confins du récit*. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2014, p. 209-224.

51. Voir bibliographie finale.

Hermann copyright NS 714 - nov 2024  
Ne pas diffuser ni reproduire sans autorisation

« Les *Disparus* de Daniel Mendelsohn changea le regard que je portais sur ma famille paternelle. [...] J'avais cru, moi aussi, que toute trace des miens avait été anéantie. Ce n'était pas seulement qu'ils avaient été assassinés : leur monde avait été englouti, effacé de la surface de la terre. De cette béance, il n'était resté que mon père, à vif. À la lecture des *Disparus*, je compris alors quelque chose qui, auparavant, était resté *impensé* : tout n'avait pas pu disparaître. Des traces de vie, même infimes, devaient subsister ici ou là<sup>52</sup>. »

*Les Disparus* – ce texte venu d'Amérique – a montré à des descendants (notamment français) de la Shoah qu'il restait des choses à exhumer, mais qu'il fallait se dépêcher comme le donnent à voir « [l]es dernières pages des *Disparus*, où l'on découvre que la plupart des témoins interrogés par Mendelsohn sont décédés dans les années 2000 ». « J'ai quarante-sept ans », expliquait Daniel Mendelsohn à Astrid Eliard en 2007, « j'appartiens à la dernière génération d'auteurs qui ont pu compulsé des témoignages vivants sur l'Holocauste. Nous vivons une époque charnière, après laquelle l'histoire de la Shoah résidera uniquement dans les livres<sup>53</sup> ». Notre volume montre aussi que l'influence des *Disparus* excède le public des descendants de la Shoah, notamment avec le témoignage de Christine Détrez qui a enquêté sur sa mère disparue dans un accident de la route dans les années 1970.

Nous avons rassemblé des textes de chercheurs internationaux (français, canadiens, et israéliens), mais aussi des témoignages de créateurs, tous inédits, qu'il s'agisse de ceux qui se sont exprimés très tôt par rapport aux *Disparus*, à l'instar d'Ivan Jablonka, ainsi que ceux qui y ont réagi plus tardivement ou le font ici pour la première fois (Déborah Lévy-Bertherat, Léa Veinstein, Camille de Toledo, Anne Weber). Ils sont majoritairement écrivains, mais on trouvera aussi ici le témoignage de Leïla Férault-Levy, réalisatrice de documentaires, et de deux autrices qui sont aussi sociologues et historiennes.

Une première section, consacrée à la réception des *Disparus* dans la littérature française, fait dialoguer l'œuvre de Daniel Mendelsohn avec celle de Marianne Rubinstein, Colombe Schneck, Ruth Zylberman, et Léa Veinstein. Puis, l'écrivain et essayiste Camille de Toledo, qui évoque *Les Disparus* dans ses essais, revient ici sur sa rencontre avec ce texte. Enfin, Déborah Lévy-Bertherat, Léa Veinstein et Ivan Jablonka

52. Marianne Rubinstein, *C'est maintenant du passé*, Paris, Verticales, p. 28-29.

53. Eliard, *op. cit.*

décrivent leur lien avec *Les Disparus*, sous la forme d'une table ronde qui s'est tenue à la Maison de la recherche de l'université CY Cergy-Paris à Neuville-sur-Oise.

La deuxième section ouvre vers la littérature internationale et multiculturelle, d'abord la littérature nord-américaine, avec les œuvres fictionnelles de Jonathan Safran Foer et Nicole Krauss. Puis le regard revient vers l'Europe, avec une mise en regard des *Disparus* avec *Peut-être Esther*, une œuvre écrite en allemand par une autrice d'origine ukrainienne, Katja Petrowskaja. Elle s'achève par un entretien avec Anne Weber, une écrivaine allemande qui vit depuis longtemps à Paris, et publie en allemand ainsi qu'en français. Cet entretien tourne autour d'une question centrale : dans quelle mesure peut-on comparer un récit de descendant de victimes et celui d'une descendante de nazis ?

Enfin, une troisième et dernière section s'intéresse aux arts et aux sciences humaines. Les arts sont représentés d'une part par l'œuvre de Christian Boltanski, qui dialogue avec celle de Mendelsohn, puis par le témoignage de la réalisatrice Leïla Férault-Levy, qui a tourné – entre autres – deux documentaires sur sa famille, l'un en 2007 sur son grand-paternel « royaliste qui s'était engagé du côté de Pétain », l'autre en 2014 sur sa grand-maternelle victime de la Shoah. Elle nous explique comment la lecture des *Disparus* l'a « autorisée, en quelque sorte, à poursuivre vers l'écriture de [s]on deuxième documentaire, tout en [lui] permettant de penser rétrospectivement la réalisation du premier ». Puis deux autrices d'enquêtes familiales prennent la parole pour expliquer dans quelle mesure *Les Disparus* les a influencées, mais aussi commenter ce texte sous un angle particulier. Christine Détrez a enquêté sur sa mère, décédée quand elle était bébé, et s'exprime aussi en tant que sociologue, tandis qu'Eva Charbit, qui a enquêté sur sa famille victime de la Shoah, s'exprime depuis la troisième génération et en tant qu'historienne.

Ici, l'exhaustivité n'est pas de mise mais nous avons donné la parole à ceux qui – comme Daniel Mendelsohn – ont écrit sur leurs ancêtres avec le vide, sans chercher à le combler totalement<sup>54</sup>, avec l'absence, sans chercher à peupler les souvenirs. D'autres créateurs se sont déjà

---

54. Sur cette différence fondamentale, entre une enquête qui reste explicitement inaboutie – comme celle de Mendelsohn – et un récit qui donne l'impression d'une totalité, voir Maxime Decout, *Faire trace. Les écritures de la Shoah*, Paris, Corti, 2023, p. 176-178.

exprimés sur *Les Disparus*, directement dans leurs œuvres, notamment Marianne Rubinstein dans *C'est maintenant du passé* (Verticales, 2009), Nathalie Skowronek dans *La Shoah de Monsieur Durand*, Anne Berest dans *La Carte postale*, Camille Lefebvre dans *À l'ombre de l'histoire des autres* (Éditions de l'EHESS, 2022), ou en entretien, comme Marcel Cohen<sup>55</sup>.

C'est peut-être dans tout ce qui relie *Les Disparus*, mais aussi le sépare, d'autres œuvres contemporaines qu'émerge le mieux la singularité de ce grand texte de littérature qu'Italo Calvino considérerait certainement comme un classique au motif que « [l]es classiques sont des livres qui exercent une influence particulière aussi bien en s'imposant comme inoubliables qu'en se dissimulant dans les replis de la mémoire par assimilation à l'inconscient collectif ou individuel<sup>56</sup>.

---

55. Entretien de Maxime Decout et Yona Hanhart-Marmor avec Marcel Cohen, « Des vies qui n'ont pas eu lieu », dans : id. (dir.), *Enquêter sur la Shoah aujourd'hui*, Europe, op. cit., p. 88-97, ici p. 91-92.

56. Italo Calvino, *Pourquoi lire les classiques*, 2002, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro et Christophe Mileschi, Paris, Gallimard, Folio, 2018, p. 9.